

communes en Europe; ils venaient donc en France, en Italie, en Allemagne s'instruire dans les diverses parties des sciences et de la législation, qu'ils reportaient ensuite chez eux. Les lumières s'étendaient ainsi dans la Grèce, et Sélim, celui qui fut assassiné par l'imbécile Mustapha, loin d'arrêter cet essor, l'encouragea autant qu'on peut l'attendre d'un sultan; il donna l'approbation publique aux habitans de Scio de fonder chez eux une école à l'instar de celles de l'Europe. Il en existait bien une avant cette époque; mais elle était défectueuse. La ville de Kidoniès ou Aivali, sur la terre ferme d'Asie, aujourd'hui détruite presque en totalité par les événemens de la guerre, était florissante (1). Les habitans de cette cité, tous Grecs, se gouvernaient en petite république aristocratique; et, par suite de concessions faites par la Porte au fondateur Jean Économos, il y existait plusieurs écoles primaires. Mais en 1803 la communauté grecque y fit construire un magnifique collège dirigé par des hommes habiles et savans,

(1) C'était une des plus riches de la côte d'Asie. Prise par les Turcs, reprise par les Grecs, dans le courant de juin 1821, elle fut réduite en cendres; il n'en resta que quelques maisons isolées; un jour ou deux suffirent pour détruire, de fond en comble, une cité d'une immense étendue, et qui, de 35,000 habitans, en conserva à peine 12 à 15,000.

qu'une éducation européenne avait familiarisés avec nos institutions. On pourrait citer encore quelques établissemens de ce genre qui disposèrent les esprits à d'utiles changemens; mais quoique plusieurs soient antérieurs à ce siècle, ce n'est guère que dans le commencement de celui-ci qu'ils furent perfectionnés.

« Smyrne vit aussi dans le même temps, dit l'élégant auteur de l'*Histoire des événemens de la Grèce*, déjà cité, se former une grande école dans son sein à la place de l'ancienne; elle fut établie sur des bases nouvelles, et les lumières luirent encore sur cette terre classique où elles étaient éteintes depuis tant de siècles.

» C'est là que la génération actuelle du peuple grec a puisé des idées justes sur les droits de l'homme et ceux que l'intérêt de tous accorde au souverain. La philosophie moderne fit de rapides progrès dans ces contrées; elle y était enseignée dans toute l'acception du mot, et les jeunes gens qui fréquentaient ces écoles y étudiaient en quelque sorte l'art du gouvernement, c'est-à-dire faisaient en même temps un cours de morale et de politique. »

Cependant les riches négocians, dont le nombre croissait de jour en jour par les causes que nous avons fait connaître, continuaient à envoyer leurs enfans dans les écoles de l'Europe; ces voyages, l'éducation plus complète qu'ils y recevaient, contribuèrent encore à leur

faire sentir de plus en plus le profond avilissement de leurs frères ; les Grecs apprirent donc à apprécier les avantages de vivre sous un autre gouvernement que celui de Constantinople et de se régir par des lois protectrices de la liberté et de la propriété.

Tout était ainsi préparé pour l'insurrection qui commença cependant d'une manière assez peu directe ; ce sont les troubles de Valachie et les cruautés des Turcs qui lui donnèrent ce caractère d'ardeur et souvent de représailles terribles qui ont fait plus d'une fois gémir l'aini de l'humanité.

L'histoire de ce grand drame sera l'une des plus intéressantes de notre époque ; des succès partagés entre les barbares et les Hellènes ; la froide et stupide indifférence de l'Europe chrétienne à la vue de ces grandes scènes, quelques divisions parmi les chefs de la Grèce, ont dû jusqu'à présent faire douter du succès de cette guerre sainte ; mais tout aujourd'hui annonce que la victoire restera au courage, au génie, à l'amour de la liberté et aux défenseurs de la croix.

Notre objet ne peut être de tracer ici le tableau des scènes variées qui ont étonné et plus d'une fois alarmés les amis des Hellènes dans cette longue lutte ; aucune n'offre plus d'exemples peut-être de ce que peut un peuple soulevé contre l'oppression ; le colosse ottoman semblait

devoir étouffer les premiers efforts de peuplades dispersées et qui ne correspondaient entre elles que difficilement ; mais que ne peut l'amour de la liberté, d'une liberté acquise au prix de tant de périls ! Puisse-t-elle s'affermir par de bonnes lois et des formes de gouvernement combinées avec sagesse et prudence !

Notre tâche est de présenter la Grèce sous le rapport du commerce ; c'est le premier élément de sa prospérité, et l'intérêt qu'elle inspire aujourd'hui ajoute encore à l'importance des connaissances qui vont nous occuper.

La Grèce se compose d'un continent qui fait partie de celui de l'Europe et d'îles disséminées dans la Méditerranée. La Grèce continentale est terminée au nord par les monts Cambuniens qui la séparent de la Macédoine ; elle est bornée au sud et à l'est par la mer Égée, et à l'ouest par la mer Ionienne. Sa plus grande longueur, du sud au nord, est de quatre-vingt-douze lieues de vingt-cinq au degré ; sa plus grande largeur, de l'est à l'ouest, de cinquante-huit lieues, et sa superficie, non compris la Macédoine, de cinq mille cent trente-neuf lieues carrées.

Avec la Macédoine cette surface est de six mille cent cinquante lieues carrées ; la Macédoine en a près de deux mille, l'Épire depuis le Drilo ou Drino-Nero jusqu'au golfe de l'Arta à peu près mille sept cents, et la Grèce méridionale deux mille quatre cent cinquante, estima-

tion areste qui n'est point d'une exactitude rigoureuse, mais qui suffit pour apprécier l'étendue relative de chacune des grandes parties de la Grèce.

La population grecque de la Macédoine est portée à sept cent mille âmes, ce qui fait trois cent soixante-dix individus par lieue carrée. Le pays de Zagora (1) qui en dépend, donne le *maximum* de la population de la Grèce; la Morée et l'Épire donnent le *minimum*. Dans le pays de Zagora on compte six cent treize hommes par lieue carrée, et on n'en compte que trois cents dans la Morée.

La Thessalie a trois cent mille âmes, et l'Épire, qui a le double d'étendue, n'en a que quatre cent mille. L'Étolie, la Phocide, la Béotie ont à peine deux cent mille hommes, et l'Attique, d'après les estimations les plus justes, ne va guère qu'à vingt mille. La Morée, qui a mille lieues carrées de surface, n'a guère que trois cent mille habitans. En somme la population de la Grèce continentale ne pouvait être évaluée au-delà de un million neuf cent vingt mille âmes au commencement de ce siècle.

La fertilité de la Grèce est due à la douceur de son climat, qui se trouve entre le 37° et le 41° degré de latitude nord; à la multitude de petites

(1) Zagora est une ville de l'ancienne Thrace, qui donne son nom à son district situé le long de la mer Noire. La ville est à vingt lieues nord-est d'Andrinople.

rivières dont le pays est arrosé, aux qualités propres et à la variété du sol. Sous tous ces rapports la nature n'a peut-être favorisé au même degré aucune autre contrée de la même étendue. La Grèce est susceptible de toutes les espèces de culture, et toutes peuvent également y prospérer.

La Macédoine, la Thessalie, la partie orientale de la Phocide et la Béotie sont particulièrement fertiles. Le terrain de l'Attique est léger, et n'est guère propre qu'à la culture de l'orge et de l'olivier. La Morée au contraire est susceptible de toutes les cultures; ses vallées produisent du froment, et ses montagnes abondent en pâturages; l'Épire, qui est partout hérissée de montagnes, est la partie la plus stérile.

Les produits agricoles de la seule Macédoine valent presque autant que ceux du reste de la Grèce continentale. Quant aux produits industriels, ils sont mieux divisés. La province la plus industrielle est la Thessalie, puis la Macédoine, l'Épire, la Morée, l'Attique, enfin une partie de la Béotie connue sous le nom de pays de Livadie. Le reste de la Béotie, la Phocide, l'Étolie n'ont aucun genre d'industrie remarquable.

La Grèce est admirablement située pour le commerce et la navigation; elle est au milieu de trois parties du monde, l'Europe, l'Afrique et l'Asie; elle a des ports nombreux, et les îles qui l'entourent forment autant de points de com-

munication qui entretiennent une marine toujours en activité.

Elle se divise en plusieurs grandes parties qui ont conservé leurs anciens noms si célèbres dans l'histoire.

La Grèce septentrionale comprend deux contrées, la Thessalie à l'est, l'Épire à l'ouest.

La Thessalie, la plus considérable et une des plus fertiles parties de la Grèce, présente une étendue de vingt-six lieues du nord au sud en longueur, et vingt-sept en largeur de l'est à l'ouest. L'Épire vient après la Thessalie comme la plus grande des contrées de la Grèce, et s'étend en longueur de vingt à vingt-cinq lieues, et à peu près autant en largeur.

La Grèce moyenne ou *Hellas* offre neuf contrées : l'Attique, contrée maritime qui va du sud à l'est, et sans cesse en se rétrécissant du côté du midi, longueur vingt-cinq lieues, largeur dix lieues ; la Mégaride, aux confins de l'isthme de Corinthe, le plus petit de tous les cantons de la Grèce, six lieues de longueur sur deux et trois de largeur : Mégare, sa ville principale, lui donne son nom ; la Béotie, contrée montagneuse et marécageuse, vingt et une lieues de longueur sur douze de largeur. Cette province contenait un plus grand nombre de villes qu'aucune de la Grèce, et chacune de ces villes avait son territoire. La plus considérable, celle qui souvent domina les autres, était Thèbes sur l'Ismenus ;

les autres étaient Platée, Tanagra, Thespis, Chéronée, Leuctres, Orchomènes, tous noms illustrés par de grands souvenirs. La Phocide, plus petite que l'Attique, vingt lieues de longueur sur cinq ou six de largeur ; c'est là que se trouve le mont Parnasse, et qu'était Delphes, si célèbre par le fameux oracle d'Apollon : deux districts sous le nom de Locride, l'un à l'orient sur l'Euripe, séjour des anciens *Locri Opuntii* et *Epictemidii* (c'est le plus petit), un peu plus considérable que la Mégaride ; près l'ancienne ville d'Opus se trouve le *Pas des Thermopyles* ; l'autre district de la Locride, à l'occident, sur le golfe de Corinthe, a huit lieues de longueur sur sept de largeur ; on y trouve les villes de Naupacte près de la mer, et d'Amphise dans l'intérieur.

L'Hellas comprend encore la petite contrée appelée Doride ou Tétrapole Dorienne, vers le flanc méridional du mont OËta, six lieues de longueur sur autant de largeur ; l'Étolie, un peu plus grande que la Béotie, vingt lieues de longueur sur douze de largeur, pays peu et mal cultivé ; enfin l'Acarmanie, contrée la plus occidentale de la Grèce proprement dite ou l'Hellas, treize lieues de longueur, six à dix de largeur : on y trouve une ville du nom d'Argos, qu'il ne faut pas confondre avec celle qui donne le sien à l'Argolide et au golfe qui sépare la Morée, ou plutôt la Laconie, de l'Argolide.

L'ancien Péloponèse, aujourd'hui la Morée,

est une presqu'île qui se divise en huit contrées : l'Arcadie, pays montagneux et abondant en pâturages, au milieu de la presqu'île, longueur vingt lieues, plus grande largeur quinze lieues ; la Laconie, également montagneuse, plus grande longueur vingt lieues, plus grande largeur quinze lieues ; c'est là qu'était Sparte, aujourd'hui Misitra ou Misistra, nom qui lui vient de ce que sous le bas-empire on tirait des environs de cette ville des fromages appelés *mistra* ou *misistra*, et dont il se faisait un grand commerce ; la Messénie, à l'ouest de la Laconie, pays plat et très-fertile qui fut jadis asservi par les Spartiates ; sa plus grande longueur est de vingt-cinq lieues, sa plus grande largeur de quinze ; l'Élide, à la côte occidentale du Péloponèse, longueur vingt-cinq lieues, plus grande largeur douze ; l'Argolide, longeant la côte occidentale de la péninsule en face de l'Attique, avec laquelle elle forme le golfe Saronique, appelé aussi golfe d'Argos ou de Napoli de Romanie ; l'Achaïe, primitivement nommée l'Ionie, en formait la côte septentrionale : longueur vingt-quatre lieues, largeur de cinq à douze ; le petit pays de Sicyone, longueur huit lieues, largeur trois lieues, avec la ville de Sicyone, qui lui donne son nom ; le petit pays de Corinthe, à peu près de la même étendue, près de l'isthme qui réunit le Péloponèse à la terre ferme : son nom lui vient de Corinthe, qui s'y trouve placée.

Ces contrées différentes sont réunies aujourd'hui en plus grandes avec des noms modernes, au moins pour la plupart, et toutes ensemble forment la Grèce continentale, dont nous aurons à faire connaître le commerce soit entre elles ou avec les ports de la Méditerranée, après que nous aurons dit un mot des îles qui en touchent pour ainsi dire les côtes et qu'on ne doit point confondre avec les îles de l'Archipel, dont nous ferons aussi connaître celles que leur commerce ou leur industrie rendent plus ou moins intéressantes.

Les îles de la Grèce voisines du continent sont sur la côte occidentale dans la mer Ionienne : Corcyre, colonie de Corinthe, aujourd'hui Corfou, vis-à-vis de l'Épire, sur une longueur de quinze lieues et une largeur de trois à six ; Céphalonie ou Samé, avec les villes de Samé et de Céphalonie ; près de là est la petite île d'Ithaque, si connue dans l'antiquité grecque ; vis-à-vis de l'Élide, Jacinthe ou Zante ; à la côte méridionale Cythère, aujourd'hui Cérigo, et en remontant au nord sur les côtes de l'Attique, Hydra, Spezzia ; sur la côte orientale dans le golfe Saronique ou d'Argos, Egine et Salamine ; vis-à-vis de la Béotie, dont elle est séparée par un détroit très-resserré nommé l'Euripe, l'Eubée, la plus grande de toutes, longueur quarante lieues, largeur six à huit ; près de la Thessalie Scyathus et Halonésus ; plus avant dans le nord Thasos, Imbros, Samothrace, Lemnos et Ipsara.

Les groupes d'îles de la mer Égée sont les Cyclades et les Sporades, dont les unes composent la partie occidentale et les autres les parties orientales de ce qu'on appelle l'Archipel; les plus considérables sont Andros, Délos, Paros, Naxos, Mélos ou Milo, toutes avec des villes du même nom.

Outre ces îles il y en a d'isolées dont les plus considérables sont la Crète ou Candie, longueur cinquante-huit lieues, largeur de dix à seize; Chypre, longueur cinquante lieues, largeur huit à trente; c'est dans cette île qu'on plaçait le royaume de Vénus, dont la capitale, Paphos, était célèbre par le culte qu'on rendait à cette déesse des plaisirs.

Aucune contrée de l'univers n'offre peut-être une plus ample matière d'instruction pour l'objet qui nous occupe que l'histoire économique et le tableau du commerce, des mœurs et de la navigation, que celle dont nous venons de tracer les premiers élémens géographiques; nous ne nous y arrêterons cependant qu'assez pour se former une idée de l'ancien état et de l'origine des établissemens des Hellènes, sans trop détourner l'attention du lecteur du but principal qu'il doit se proposer ici, c'est-à-dire le commerce, la navigation, l'industrie de la Grèce continentale et de ses colonies.

Quoique ces belles contrées aient été originai-  
 rement habitées par beaucoup de petites peu-

plades, néanmoins on y distinguait deux races principales, les *Pélasges* et les *Hellènes*. Toutes deux descendaient vraisemblablement de l'Asie; mais la différence de leurs langues les caractérisait sensiblement comme races différentes; les Pélasges furent d'abord parmi celles-ci la tribu dominante dans la Grèce.

Les Hellènes (appelés ainsi postérieurement du nom de leur chef *Hellen*) forment dans les commencemens la tribu la plus faible, et se montrent d'abord sous leur roi Deucalion dans la Phocide, aux environs du mont Parnasse, d'où une inondation les éloigna. Mais ayant chassé les Pélasges, les Hellènes devinrent bientôt le peuple dominateur dans la Grèce. Les Pélasges se retirèrent dans l'Arcadie, d'où ils émigrèrent quelques années après en Italie, dans la Crète et quelques autres pays.

Cette nation des Hellènes présente quatre branches qu'il faut connaître pour entendre les variations et révolutions survenues dans les divers états de la Grèce; ces quatre branches sont l'ionienne, l'éolienne, la dorique et l'achéenne; elles demeurèrent dans les siècles suivans constamment distinctes les unes des autres par la différence du langage (dialectes), des mœurs et des constitutions politiques.

La propagation de ces principales branches des Hellènes dans toute la Grèce se fit par plusieurs migrations; leurs demeures restèrent fixes

jusqu'à ce que les Doriens et les Héraclides en firent l'invasion environ onze cents ans avant Jésus-Christ.

Indépendamment de ces anciens habitans plusieurs colonies dans ces temps reculés vinrent des pays civilisés de l'Égypte et de la Phénicie s'établir dans la Grèce. L'établissement de ces étrangers paraît devoir se placer entre 1600 et 1400 ans avant Jésus-Christ.

S'il est évident d'après la mythologie des Hellènes qu'ils étaient au commencement aussi sauvages que les Pélasges (car Prométhée est le premier qui leur enseigna l'usage du feu), il est certain aussi que c'est dès cette période reculée, surtout entre 1300 et 1200 avant notre ère, après que les migrations d'une contrée dans l'autre eurent cessé, que se firent les premiers pas remarquables pour parvenir à un certain degré de civilisation; de sorte qu'au temps de la guerre de Troyes les Grecs étaient encore des barbares, mais non plus des sauvages.

« Comment s'opéra ce perfectionnement de la nation? demande le savant M. Heeren (1); quels en furent les progrès et quelle part y eurent les nouveaux venus? Ce sont des questions, ajouta-t-il, auxquelles il est difficile de répondre. Si c'est Cécrops qui introduisit le premier dans

(1) *Manuel de l'Histoire ancienne*, traduit de l'allemand, 1823.

l'Attique le lien durable du mariage, et qui y fit connaître la culture des terres et celle des oliviers, les Hellènes paraissent être redevables de la culture domestique à des étrangers; et si entre les familles qui dominèrent dans la suite les plus puissantes descendaient de ces mêmes étrangers, à peine y a-t-il lieu de douter de leur influence durable. Au reste les Grecs ont tellement imprimé leur caractère à tout ce qu'ils ont pu emprunter des étrangers qu'ils se le sont approprié et n'en restent pas moins originaux; de sorte que la question est beaucoup moins importante qu'elle ne le paraît au premier coup d'œil.

» La religion a dû aussi se trouver au même rang que tous les autres moyens de culture de l'esprit chez les Hellènes. On ne peut guère douter non plus que plusieurs des divinités et des cérémonies de la Grèce n'y aient été introduites de l'Égypte, de l'Asie, de la Thrace; elles n'y conservèrent pas le caractère propre au lieu de leur origine, mais devinrent des divinités grecques. Voilà pourquoi les traces de ce mélange ne paraissent point pouvoir donner lieu à des conclusions bien importantes; mais ce qui l'est beaucoup plus, c'est que, quelque divinité que les Grecs adoptassent, jamais il ne put s'établir chez eux un corps sacerdotal séparé, et encore moins une caste, comme dans l'Inde, qui osât avoir des prétentions à la possession de lumières